



[www.atd-quartmonde.be](http://www.atd-quartmonde.be)



[www.mouvement-lst.org](http://www.mouvement-lst.org)

## **Intervention Luttes Solidarités Travail et ATD Quart Monde**

**« Fermons nos parapluies »**

**Journée du CAAJ de Mons**

**23 novembre 2015**

Nous intervenons, aujourd'hui, au nom de familles parmi les plus pauvres qui se rassemblent et organisent une analyse et une parole commune, dans deux associations de lutte contre la pauvreté, ATD Quart Monde et Luttes solidarités travail, (LST). Le point de vue que nous tenterons très humblement d'évoquer, c'est celui-là, celui des personnes ou familles qui résistent au quotidien à la misère.

Quand les familles les plus pauvres rencontrent les services sociaux, et en particulier l'aide à la jeunesse, leurs parapluies sont grand ouverts. Notre histoire personnelle nous a enseigné combien l'aide à la jeunesse est un service dangereux pour notre famille.

Chaque fois qu'une famille entre en contact avec un service, elle sait qu'elle est en attente d'une aide et qu'elle y a droit, mais elle sait surtout qu'elle se met en danger. Ce que nous vivons, c'est d'abord, la crainte d'une intrusion et d'un contrôle très douloureux, et trop rarement un chemin de libération et de vrai changement. Et on sait bien que le poids des deux partenaires n'est pas du tout égalitaire.

Les parents se sentent souvent méprisés, jugés et condamnés comme incapables, dangereux, toxiques... La misère, contre laquelle ils luttent et résistent de toutes leurs forces, gagne souvent la partie, elle dure et ils sont trop petits pour la vaincre tout seuls, ou avec leurs seules forces. En fait, ils attendent de l'aide, et ils reçoivent du contrôle, du mépris, du jugement. Et, au terme, il vivent cela comme une condamnation, parce qu'ils sont indiqués comme les seuls responsables de la situation. Responsables, et coupables du malheur de leurs enfants. Alors, ils

résistent, parfois maladroitement, mais avec toutes les forces qui leur restent. Et, pour le bien de leurs enfants, il leur en reste longtemps.

D'autre part, les enfants savent bien, c'est dans leur histoire et dans les récits récurrents de la famille, « on sait bien ce que c'est, le placement ». On parle souvent de telle ou telle institution, de telle ou telle famille qui a hébergé l'un ou plusieurs d'entre nous. On sait la souffrance et les déchirures que tout cela occasionne, avec une honte de sa famille, comme bagage de sortie.

C'est vrai qu'il y a aussi le souvenir de telle ou telle autre intervenant qui a pris une place différente, mais trop légère par rapport au poids du système. On sait combien tout cela nous abîme, et fragilise l'avenir. On sait bien que tous ceux des nôtres qui sont passés par là, restent sans famille, sans boulot, sans considération, dans les chemins de résistance à la misère, comme l'étaient leurs parents. Et, les quelques uns qui sont sortis de là avec un peu plus d'avenir, aujourd'hui, ils nous méprisent d'avantage. C'est la même honte, mais elle est encore plus violente.

C'est vrai que nous voulons le bonheur et un avenir bien meilleur pour nos enfants. C'est vrai que nous voulons qu'ils soient protégés des malheurs qui s'imposent à nous. C'est vrai que nous souhaitons le meilleur pour eux, et qu'il faut les protéger, à tout prix, quand la violence, quelle qu'elle soit peut s'imposer, ou s'impose dans leur quotidien. Il faut nous aider à les protéger, et, parfois, un écartement peut être une bonne chose, pourvu qu'il reste sous la maîtrise de chacun. Il peut même arriver qu'on cherche, nous-mêmes, un lieu d'accueil pour nos enfants, parce que, pour un temps, c'est vraiment la meilleure solution. Et puis, dans le doute et la peur, nous n'osons pas demander une aide qui risque de se transformer en contrôle et condamnation ; perte totale de la gestion de notre famille.

Et si, en plus, ceux qui sont mandatés pour nous entendre, nous comprendre, et nous accompagner, commencent par se protéger ; c'est sûr que peu de choses sont possibles. Les travailleurs sociaux peuvent se protéger de bien des manières : par leur institution et ses gestionnaires, par le suivi des valeurs et des choix dominants, par l'imposition des leurs propres règles et exigences, ou, pire encore, par la recherche de responsabilités personnelles et la condamnation des personnes. Leurs énergies devraient pourtant, être mobilisées par la découverte et la mobilisation des possibles disponibles dans nos chemins de vie.

En fait, chaque fois que nous rencontrons un service, nous prenons une quantité énorme de risques divers, mais particulièrement importants, puisqu'ils peuvent nous tuer, comme parents ; et abîmer profondément nos enfants, au nom de leur protection.

Ce que nous demandons, c'est que ces risques soient, au moins, partagés. C'est tout de même évident que la société, avec son arsenal de service, a beaucoup plus de moyens pour supporter les risques encourus, que nous. Et il nous semble, au contraire, que chaque rencontre d'un service nous oblige à entrer dans un nouveau labyrinthe déjà dessiné, avec ses flèches et ses parcours. Nous devenons prisonniers des lunettes et des moyens de l'autre. La seule issue est une résistance supplémentaire. Et cette résistance, nous le savons, produira une condamnation nouvelle.

Pourquoi, au lieu d'ouvrir larges leurs parapluies, les travailleurs et les services n'osent-ils pas une vraie rencontre. Pourquoi ne se déshabillent-ils pas de la lourdeur des oripeaux de leurs institutions, ou des costumes trop serrés de leurs propres évidences qui empêchent toute vraie rencontre ? Une armure, comme si nous étions des ennemis qui les mettent en danger.

Chaque fois que nous rencontrons un service, nous sommes en attente profonde, presque comme dans un rêve, d'être d'abord entendus, et puis reçu comme de vrais partenaires. Et le rêve tourne rapidement au cauchemar. On se réveille dans la réalité qu'on redoutait, la puissance d'un service qui nous demande l'impossible, et qui ne s'engage que dans la condamnation et une protection qui déchire. En fait, on ne se réveille pas, on meurt. Le parapluie devient une arme redoutable.

Nous voulons, au nom du courage et de la résistance quotidienne des pauvres, nous voulons vous demander, avec beaucoup d'insistance, d'oser prendre des risques. Les risques d'une écoute attentive et créatrice, d'un dialogue respectueux de chacun, d'une confiance et d'un partenariat permanent. Nous savons combien c'est difficile, voire dangereux pour vous, parfois, mais nous savons que c'est la seule chance d'un sentier possible vers une vraie libération.

Nous vivons dans des mondes fort différents. Nous n'avons pas la même culture, les mêmes modèles, les mêmes références, la même histoire. Mais, vous devez nous rejoindre, si vous voulez nous aider vraiment. Pour entrer en dialogue, vous devez marcher en terre inconnue et vous rendre disponibles. Prendre le risque d'emboîter le pas de celui que vous rejoignez, plutôt que de chercher à tout prix qu'il vous suive dans vos itinéraires. Prendre le risque de vous perdre un peu, pour que l'autre puisse s'appuyer sur votre épaule, et se sente respecté et reconnu, accompagné, compris, aidé.

Avec une expérience fort longue de la pratique de la parole associative des pauvres, je voudrais témoigner, aujourd'hui, de l'intelligence très pointue et très affûtée de ces acteurs. Une intelligence ancrée dans la résistance quotidienne à la misère. Une intelligence qui mérite toute l'attention du monde entier, puisqu'elle est la seule qui peut réellement évaluer les qualités ou les profonds dangers des choix de société qui s'imposent à tous. Puisque c'est cette population qui paye le prix le plus fort de l'orientation de ces choix. La parole des pauvres est une chance importante et

Intervention Luttes Solidarités Travail et ATD Quart Monde

« Fermons nos parapluies » Journée du CAAJ de Mons 23 novembre 2015

incontournable pour évaluer les choix de société qui sont les nôtres, dans le sens d'une garantie des droits humains, et de la garantie des biens essentiels.

Cette intelligence, fondée sur des constats irréductibles, et sur des analyses partagées et communes, impose une priorité dans les choix proposés pour garantir une aide à une famille. La première condition pour qu'un travail social soit une chance, c'est que la personne la plus pauvre qui est convoquée, soit reçue sans à-priori et avec la plus grande attention. Déjà à ce niveau, nous avons souvent constaté les parasols grands ouverts. Et, si je prends l'image du parasol, c'est en fonction des tailles disponibles. Là, on peut voir grand, dans les protections, résistances et surdités des travailleurs qui nous rencontrent. Et ce n'est qu'une première étape. Mais si celle-ci est compromise de telle façon, rien ne pourra avancer.

Par ailleurs, parfois, et peut-être même souvent, l'usage des services nous transforme en acteur d'un rôle que nous endossons pour faire passer les choses, le mieux possible. Ce n'est pas nous que vous rencontrez, mais plutôt une image que nous vous présentons, parce qu'elle nous semble la meilleure, pour atteindre au mieux les objectifs que nous nous sommes fixés. C'est notre parapluie, ou plutôt un masque que nous nous fabriquons. Il faudra, sans doute, que vous nous aidiez, dans un premier temps, à nous en débarrasser. Nous ne pourrons quitter cette protection, que dans une réelle confiance, construite en commun, dans le respect de l'écoute de notre lutte au cœur de notre histoire. Nous pourrons, alors, et alors seulement, vous entendre vraiment. Un dialogue pourra naître, et un chantier commun s'ouvrir. Il fera beau temps, les parapluies seront oubliés.

Il reste que nous entrerons avec beaucoup de prudence et de précautions dans une démarche de confiance, parce que chat échaudé craint l'eau froide, nous avons une longue expertise de trahisons répétées de divers services ou de professionnels. Merci de respecter les cicatrices de notre passé de « bénéficiaires » selon certains, ou de victimes selon nous, de divers services qui ne nous ont pas permis de sortir de la misère.

Et puis, quand nous voyons, en termes de conjoncture, les choix politiques ou économiques et sociaux actuels, vous pouvez comprendre que nous soyons particulièrement inquiets. Il semble bien que nous entrons, après une période de relative accalmie, dans une terrible machinerie qui risque de nous broyer encore d'avantage. Les droits se réduisent comme peau de chagrin, et l'accès aux biens minimums de garantie d'existence est de moins en moins protégé. L'avenir de nos enfants nous inquiète d'autant plus. Toutes les logiques de débrouilles qui nous permettraient de survivre sont condamnées, ou inaccessibles. Même la mendicité

devient contrôlée. Que reste-t-il de la possibilité de profiter d'un logement vétuste, en attendant mieux, ou même d'une caravane ? Des services nouveaux, dans les communes, contrôlent et expulsent avec une violence inouïe, au nom de la protection de la qualité du logement. Et nous faisons les mêmes constats par rapport à tous les droits, soit la santé, l'école, la mobilité, l'emploi, la formation, ... Même les services qui sont définis et organisés pour rejoindre les plus pauvres, parent au plus pressé, et au plus mobilisables, et concentrent leurs énergies sur le combat contre l'appauvrissement. Une fois de plus, on exclut les plus pauvres, on rejoint ceux « avec qui on peut encore faire quelque chose ».

L'avenir nous fait peur, et là, nous refusons d'ouvrir un parapluie, nous cherchons, avec obstination, comment participer à la lutte pour un avenir durable. Durable dans le sens le plus large du terme. Et nous connaissons nos ennemis. Et nous savons que ce ne sont pas les travailleurs des services, qui, même s'ils s'en préservent, sont dans la même barque que nous, quant à ces questions sur l'avenir. Nous savons que nous avons tout à gagner à nous mettre ensemble, s'ils acceptent de nous associer comme partenaires égalitaires et privilégiés, dans les processus de libération qu'ils proposent.

Il nous semble que la question des risques ne peut pas nous freiner dans nos initiatives. C'est bien une résistance commune et légitime qui nous mobilise, tous ensemble : la libération de la misère. Et la garantie, pour nous et nos enfants d'un avenir différent, et des biens qui assurent une existence digne. C'est tellement peu demandé, en face de l'accumulation inacceptable de richesses par quelques uns et de la production incontrôlée de déchets de toute sorte. Sans évoquer les violences extrêmes, produites de quantité de manières, par un pareil système. C'est d'égalité, que nous parlons aujourd'hui. Égalité dans le partage des richesses, et égalité dans le partage des choix et décisions qui nous regardent. Et ce combat là, il nous rassemble. Et quand nous nous divisons, ce sont les autres qui gagnent.

Fermons nos parapluies, c'est l'avenir de nos familles, bien sûr ; mais bien plus largement, c'est l'avenir du monde, qui est en question.